

J'AI DANS L'ÂME UN ŒIL QUI VOIT L'AVENIR,

don mystérieux d'une étoile où chaque nuit, jusqu'à ma cime, retentit le cri d'Eva de Cuba. Depuis l'éclair qui engendra la belle Habanaguana - première ancêtre d'Eva - nul n'a connu d'histoire plus mémorable dans le cours entier des âges et des mythes : c'est ce dont, par mes feuilles, il fallait témoigner. Car je suis né moi-même d'une semence astrale tombée de cette foudre. Un arbre vous conseille donc d'écouter bruire le vent dans ses palmes, d'entendre monter de ses racines la rumeur d'une très vieille mélodie.

Jamais ne reviendra l'abomination du jour. Plus d'aurore pour saluer la genèse du monde. Un coup de feu peut-il trucider le soleil ? Juan-Luis de Loyola est juché à la cime d'une tour de verre surplombant le canal de Bruxelles. Tombe du travail mort, la tour Panoptic se dresse telle une immense pierre levée, parodique sépulture qui s'ingérerait les signes adressés par les vivants aux dieux. Peut-être les cieux se sont-ils renversés comme ont dû le faire les paupières d'un homme quand ses yeux se sont réversés dans la mort cette nuit, de sorte qu'une autre nuit recommence au matin ? Cette nuit sans étoiles, encore, lui parvient la voix d'Eva. Les yeux rougis par l'immense veille, il sait qu'aucun rayon d'aucun astre ne percera plus son cachot de ténèbres au sommet de Bruxelles.

Quelles créatures, venues de quel royaume des ombres, seraient-elles attirées dans la ville par cette nuit sans fin ? Quel destin, dans quels astres écrit, leur ferait-il découvrir un corps sans vie, toujours doué de parole, dans les eaux usées du canal ? Quels fantômes surgiraient-ils, de quelles entrailles de quel univers, pour qu'en haut de la Tour clignote une réclame aussi singulière ?

Siempre es 26

*

Rengaine d'une idole des vitrines

Ainsi qu'un cil dans l'œil, une tache au revers du veston, quelque fausse note, une mouche dans la tasse de café... Je devine, lecteur, combien t'agace la voix d'un être inanimé bourdonnant à l'entrée de ce livre. Il ne m'appartient guère, hélas, de te garantir la plus tranquille des lectures.

Car un homme en a tué un autre.

On ne sera pas surpris de voir surgir du royaume des ombres, afin de mener l'enquête, une joyeuse paire d'inspecteurs mus par le désir de prouver que la part en nous divine est aussi notre part maudite.

Sans doute n'est-ce pas raison suffisante pour justifier le bavardage de n'importe quel fétiche taillé dans une branche de figuier tropical. Mais s'il y avait là quelque indice te signalant une piste à suivre, au cas où tu ne dédaignerais pas de t'aventurer dans un labyrinthe épousant le dédale du monde ? Retiens donc les signes qui te sont adressés par un mannequin de bois, qui en a combien vu depuis la guerre de Troie !

Tant d'hommes ont parcouru le chemin de longue absence, un seul est-il revenu t'en faire confiance ? Allons, c'est le bonheur des meurtriers que leurs victimes ne les dérangent, sauf dans le cas particulier où l'assassiné rit aux anges !

L'Iliade et l'Odyssée contées ici te mèneront sur des routes où les dieux, par mes yeux, t'avoueront qu'ils n'exigent des hommes pas d'autres offrandes que la volonté d'être dignes d'eux. Sur ce chemin de Compostelle – cette Voie Lactée – s'exploreront tes propres altitudes et tréfonds d'ange noir comme de lumineux dragon. L'apôtre Jacques ayant pris nom de Santiago pour l'Amérique de Colomb, c'est celui de James qu'il conserve en certains lieux du continent dont Bruxelles est la capitale, d'où le nécessaire surgissement de ces apparitions...

- *Reverrons-nous le jour ?*
- *Les dieux nous invitent à errer parmi les ombres de la nuit*
- *Nous arrivons dans une ville*
- *Comme aucune autre, elle possède son entrée vers le royaume des enfers*
- *Quel est le sens de cette formule au sommet de la plus haute tour ?*
- *Ne me dites pas que vous ignorez ce qui s'est passé le 26 juillet 1953 !*

*

Si deux revenants viennent d'entrer en scène, qui étaient l'un et l'autre affligés d'un irrémédiable défaut de la vue durant leur séjour terrestre (sur la foi de ma cime et de mes racines, il faut accorder confiance à l'arbre des origines pour s'orienter dans cette histoire), c'est qu'une terreur quotidienne avait envahi la capitale d'Europe. Juan-Luis de Loyola n'y était pas étranger, sans qu'il sût exactement pourquoi. La peur surgissait des bas-fonds, rampait à l'assaut des immeubles qu'elle submergeait tant que durait le jour avant de refluer vers le canal, comme une marée monte et se retire. Nul n'était à l'abri d'une rencontre avec les morts, surtout si l'on avait eu l'inconscience de passer une nuit blanche, ce qui était le cas de Loyola pour l'occasion de son cinquantième anniversaire. Il y avait en effet un demi-siècle, jour pour nuit, qu'il était né à Santiago de Cuba.

Dans ma tête en feu bourdonne un vertige de ténèbres. Où suis-je ? Nulle part. Le roman, que je dois écrire, supposerait de penser à fond tout ce qui passe devant mes yeux. Mais quand il ne passe plus rien... Loyola titube contre la fenêtre, ivre de cette nuit sans sommeil. Machinalement il rejoint son bureau, où brille l'éclat d'un ordinateur portable. N'as-tu pas oublié tes spéculations sur le rouble, qui t'ont occupé toute une éternité dans ton cockpit superphotique ? La légende parle seule à mes oreilles ; elle dit une nuit sans autre étoile que celle où ne s'est jamais tue la voix d'Eva, qui fut Habanaguana pour un autre homme que mon père.

La première parole était déjà mondiale, clamait une de ses chansons. Vous n'entendrez plus la voix de cet aède Atlas. Pan, pan, pan à tue-tête ! Adieu l'ange avalé par le dragon du canal ! Tête en feu ! Tourbillon de mémoire ! Comme cette Plymouth noire des années cinquante franchissant les océans pour aborder le littoral d'un royaume qui se lézarde et tombe en ruines, où la statue équestre de Léopold II face à la mer se change en celle, fièrement cabrée, du général de Loyola, l'un des pères de la nation cubaine.

De quelle constellation lointaine était tombé l'aède ?

Rengaine d'une idole des vitrines

Rassure-toi, lecteur, je me tairai bientôt.

Si tu ne m'entends plus, je ne m'éloignerai guère, étant du même bois que le figuier d'une île tropicale.

Mais il y a fort à craindre que, sans mon commentaire, tu t'égares en cette nuit surnaturelle où les hommes, plongés dans le sommeil des choses, n'eurent guère les antennes assez sensibles pour capter la voix des morts...

Si l'usage du feu, le miracle de la parole et l'orientation sur les étoiles purent à bon droit jadis être considérés comme apanages de l'espèce humaine, laquelle voici cinq siècles entra dans une ère nouvelle par la triple grâce de la poudre à canon, de l'imprimerie et de la boussole, comment caractériser cette époque où les arsenaux nucléaires, l'écran global et le téléguidage électronique fusionnent dans un univers irréel programmé par la tour Panoptic ?

Prête donc une oreille attentive aux divagations de cet ancien activiste reconverti en expert esthétique !

Tout art est prophétique : une incitation à voir avec d'autres yeux : ceux-là mêmes dont usaient encore les hommes quand s'exerçait sur eux la magie des étoiles, de la parole et du feu.

De ces temps lointains vient l'histoire de celui qui profana sa propre tombe. Elle était d'un marbre liquide et l'épithaphe en tremblait à la surface d'une eau noire. Non content de mourir dans le canal de Bruxelles comme il était requis, l'aède Anatole Atlas poursuivit le scandale de son chant d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

Ainsi que d'autres gueux descendus aux enfers, Atlas toute la nuit visita le tueur dans son sommeil, lui murmurant aux oreilles bien des fariboles, de sorte qu'à son réveil Loyola fut forcé de les écrire, comme si elles lui avaient été dictées...

*

- *Quelle honte, abattre un vagabond*
- *Si c'était par hasard quelqu'un des dieux du ciel ?*
- *Ils prennent souvent les traits de lointains étrangers*
- *Qui, sous toutes les formes, s'en vont de ville en ville*
- *Inspecter les humains pour découvrir leurs crimes*
- *Dites-moi comment font les gens*
- *Pour ne pas se sentir étrangers en ce monde !*

*

Croyez le figuier maudit s'il vous dit que rien n'échappe à sa mémoire génésiaque. Pour l'heure, aucun des personnages n'y voit encore clair. Si deux spectres en errance ont découvert un homme abattu par balles au bord du canal de Bruxelles, ils ne peuvent deviner quelles ténèbres enveloppent cette histoire. Tout d'abord, il fallait entourer le nom de la firme Panoptic d'un parfum mythologique... L'*Odyssée* d'Homère et l'*Ulysses* de Joyce corrigés par leurs ordinateurs. Inventer un monde nouveau de héros et d'héroïnes, de dieux et de déesses, d'anges et de démons... La puissance des contes s'est-elle jamais démentie ? Dites-le donc avec des fictions... Selon les nouvelles normes, il n'était plus de réclame qui ne dût clamer quelque fable. Votre société a-t-elle une histoire originale à raconter ? Une histoire si exceptionnelle que chacun soit prêt à payer pour en faire partie ? **YOU ARE THE STORY !** L'acte de consommer deviendrait un exercice de communication, voire de communion universelle... Juan-Luis de Loyola lui-même en avait mis au point la technique, perfectionnant des règles édictées outre-Atlantique par la direction Panoptic : *Evangelista, le rhum que mon père buvait déjà...* Quelque chose qui évoque une autre époque, d'une essence riche et généreuse, la marque souffrant d'une image devenue ringarde avec ses ailes de chauve-souris, nul n'ignorant les déboires de la firme ayant dû s'exiler à Miami. L'idée fut donc d'en raviver la légende contre *Habana Club*, label officiel des alcools de canne commercialisés par l'île du Diable... **Papa, j'ai ton rythme dans le sang !** Un instant, Juan-Luis de Loyola se distrait de ce qui lui broie le crâne. Il croit voir le soleil voilé comme une lune pâle sous les nuages noirs, mais à nouveau l'obscurité s'empare du ciel alors qu'il devrait depuis longtemps faire jour. Celui de son anniversaire. Dans la nuit tourmentée de sortilèges, à ses tempes le sang bat d'un père et d'une mère inconnus. Son corps flotte sur des souvenirs qui ne peuvent être

les siens. Pourquoi ce vertige ? A force de gamberger pendant des heures, mêlant l'écriture de son roman à la recherche d'un slogan, mille événements d'une aube noire défilent sur l'écran de son portable. Au terme de cette nuit, Loyola le jure, il partira vers l'Orient de sa mère, pour gagner l'extrême Occident de son père.

Mirum somnium somniavi, disait notre ancêtre Ignace de Loyola.

J'ai fait un rêve mirifique ! Ce fut un cauchemar d'ombres où j'étais mort avant d'avoir été conçu, mais où j'habitais au-delà de la mort : ces choses-là n'arrivent pas dans les romans !

Toute réalité réelle échappe au regard de la Tour comme cette automobile d'un autre âge fonçant sur l'autoroute en direction de Bruxelles. Toute vérité véritable échappe à son regard comme cette Plymouth noire qui file sur le boulevard Léopold II menant de la basilique au Botanique (divisé en son centre par des plantes exotiques), pour éclairer dans le ciel un dragon dont la gueule crache vers l'Occident tandis que l'archange Michel de son glaive embrase l'Orient, l'un et l'autre ayant fui la flèche de l'Hôtel de ville en cette nuit sans fin du 16 juin 2004.

Quelles transmutations alchimiques archanges et dragons, spectres et esprits - quand ils se libèrent - font-ils subir à une capitale d'Europe ?

*

- *Les défunts sans sépulture sont néfastes aux vivants*
- *Croyez-vous que ce type ait perdu la vie ?*
- *Les ombres de la mort ont couvert ses yeux*
- *Mais il ne présente aucun signe cadavérique*
- *Nous fûmes pareils à lui dans la cité des hommes*
- *Si jamais nous fûmes quelque chose.*

*

Malheureux l'homme qui, tel Juan-Luis de Loyola, perd l'unité de son crâne. Il faut toute la science d'un arbre pour éprouver l'harmonieux mouvement de la sève entre ses racines et ses fruits. Ce devait être l'aube et le ciel paraissait, aux yeux de Loyola, chargé d'une poussière cataclysmique. L'enjeu n'était plus tant un champ de bataille réel qu'un miroitement de signes, où s'affrontaient moins des armes que des systèmes de décodage et des scénarios, dont le but ultime était une construction mythique. Face aux nouveaux dragons asiatiques, se déploieraient les légions d'anges de l'Amérique... Du fond de la Colchide au jardin des Hespérides un peu partout, sur l'écran

de son bureau, des bombes pleuvent qui explosent au milieu de villes interchangeables, crachant leurs paquets de viande humaine comme autant de furoncles leur pus. D'une rive à l'autre de l'océan d'Atlas, et jusqu'à toutes les terres du Levant. Loyola ne peut détourner son visage de ces paysages blessés. Pâtes humaines mêlées au fer, au ciment, au verre. Comment voir jaillir une lumière de ces décombres ? L'Occident contre l'Orient. L'autre face du *Welfare State*. Celle qui depuis cinquante ans fait éclore des gerbes de feu, fuser des globules de sang d'un plus sombre éclat que les fleurs de Pâques écarlates qui ornaient jadis dans mes branches la chevelure d'Eva de Cuba.

Après-demain, sans doute, il fera jour.

Mais cette aube-ci ne laissera filtrer dans le ciel de Bruxelles aucune autre lueur que les flammes de son archange et de son dragon totémiques. C'est à leur lumière que mon père, au volant d'une guimbarde d'avant ma naissance, voit s'éclairer le paradis de saints et d'anges en marbre blanc du cimetière Cristobal Colon, où ma mère ne chante que pour lui seul. Il avait eu le dôme de la basilique devant les yeux, mais au sortir du tunnel, c'était celui du Capitolio qui flottait à l'horizon du rétroviseur. Sa Plymouth noire longe toujours la nécropole puis quitte le boulevard vers la droite et s'engage le long du canal, où sur un mur défile en lettres géantes :

SEGUIMOS EN COMBATE POR EL 26

Sur l'asphalte glissent des souvenirs jamais vécus, crissent les rêves d'une enfance que je n'ai pas connue.

Plus encore que l'Hôtel de ville surmonté de son archange et de son dragon, la tour Panoptique imposait à la capitale d'Europe sa puissance tutélaire, pareille à la demeure des maîtres du Visible et de l'Invisible.

Maiiak

Je veux chanter la guerre de Troie qui dévaste le monde où, en place des dieux de l'Olympe, c'est l'argent seul qui voit et entend tout, sous l'habit des multiples idoles en lesquelles il se déguise et par la voix desquelles il parle depuis la tour Panoptic. Ainsi d'une déesse en bois dans la boutique voisine. Mais voici ce que l'œil de la Tour n'a pas vu, ce que son oreille n'a pas entendu.

Dans *Confession d'un homme en trop* (Maiiak II), Juan-Luis de Loyola se trouve averti :

« Un ouragan tranquille avait balayé la ville durant la nuit. Flottaient les volutes grises d'un brouillard suspendu là comme une inutile défroque de théâtre. Cette vapeur solide, faite de particules désagrégées, stagnait au-dessus de l'eau noire. Comme si les atomes d'un grand corps, celui de l'Empire, s'étaient désintégrés sous l'effet d'une explosion, chair et muscles volatilisés, âme et cœur déchiquetés, sang et entrailles réduits en millions de silences arrachés au squelette qui seul hurlait encore dans l'espace vide.

Telle apparaissait la Tour, dressée au bord du canal comme un acteur immobile au-devant de la scène, qui eût continué de solliciter les applaudissements longtemps après l'extinction des derniers feux. »

Que fera, de cet avis, le commanditaire d'un tel cycle romanesque ? Respectera-t-il notre contrat, qui vient à terme dans dix ans ? Oui, l'aède est celui qui avertit ! Par le livre explicite, il vous a révélé ses signes en une nuit bénie. Nuit durant laquelle un homme sortirait de sa mort et un autre ne pourrait revoir le jour, tandis que deux créatures venues du

royaume des ombres voyageraient dans les cieux, sur la terre et par l'entre-deux...

- *Ainsi, ce que la moindre bête fait pour mettre en sécurité sa vie*
- *Nous avons toujours été incapables de l'accomplir*
- *Par contre, une fois logés aux demeures d'Hadès*
- *Il nous est un jeu d'enfants de revenir au soleil des mortels*
- *Si l'on peut encore parler de l'astre du jour*
- *Vrai. On y voit comme en enfer.*

*

Il fallait qu'un éclair illuminât la nuit de Loyola. Pareil aux branches extasiées d'un arbre dans le ciel. Une décharge de foudre. Qui lui secouât la tête et remît un peu d'ordre dans son ordinateur. Car il avait conçu son roman comme une opération *marketing* de la tour Panoptic, l'histoire d'une marque étant désormais plus importante que tous ses slogans publicitaires. Trois détonations. Ces cris de feu suivis d'une longue traînée de silence ont brisé la nuit de la ville en pleine tête. Et la digestion quotidienne reprendra son cours. L'immense gosier urbain, l'œsophage. Mais croyez en mes antennes qui ont l'œil et l'oreille d'un arbre chu de la chevelure des Pléiades : une voix ne sera pas engloutie par le cloaque. Elle continuera de retentir contre le gré de Loyola. Qui cherche toujours en vain son slogan. Glouglou, murmure une bouteille de rhum vieux qu'il siphonne depuis des heures au sommet de la Tour. L'estomac, l'intestin social et tout le saint tremblement des boyaux d'un arbre de verre et de métal feront bientôt valoir leur droit d'anus. Oui, qu'en sortirait-il, sinon quelque chiasse à verser aux calices et ciboires du marché planétaire ? Partout le culte aux choses rendu comme à l'âme des morts. Qui n'est pas de ce monde est contre nous, qui se réclame d'un autre avenir est mort !

Ce dernier étage n'offrait-il pas une fenêtre de tir idéale au *sniper* embusqué, dont la cible eût traversé le pont de béton qui enjambe le canal à hauteur de la place saint Jean-Baptiste ? Là même où, sur l'écran du portable, se dirige une automobile d'un autre âge. Mon père écrase l'accélérateur et sa Plymouth noire s'enfonce dans la nuit de Bruxelles. Par la vitre, il voit les taudis de son enfance qui défilent et se met à tambouriner sur son volant : le bongo a deux têtes, vie et mort, nuit et jour, christianisme et Santeria ! Ces têtes luttent, elles essaient de vous faire croire qu'elles sont deux et non une seule. Il faut diffuser le message de l'unité perdue pour que le corps danse et que l'esprit vienne. Mais le couple formé

par l'archange et le dragon s'est dissocié. L'un a fui vers l'Occident, l'autre vers l'Orient... C'est ainsi que la Plymouth longe les quartiers oubliés de la capitale d'Europe, sans eau ni électricité, où des haillons pendent aux fils entre des abris de fortune. Mon père sait que cette misère noire concerne presque toutes les populations de la Terre. Lui-même l'a connue. C'est le vérité mondialisée pour tous ceux, ou presque, dont la peau a la couleur du rhum.

Mon verre de rhum est vide, se dit Juan-Luis de Loyola. Comme le chargeur du fusil à lunette infrarouge posé à côté de la bouteille sur ce bureau d'acajou. Ça vous requinque un homme, une petite rasade. A la santé de l'âme de quelqu'un... Pour lui, le signal d'une terre nouvelle dans le catafalque du canal !

Oui, le *trader* que je suis se doit aussi d'être un *raider*, un *hacker*, un *killer*, un *sniper*. Mais faut-il que jamais ne revienne le matin ? La violence des nuits n'aurait-elle pas de fin ? Quels cercles de feu traverser pour franchir cet abîme ? Alors la Plymouth noire de mon père se retrouva d'un coup sur le Malecón.

Quels échos du royaume des ombres aux racines d'une Tour de verre !

*

- *Non, jamais de mes yeux même infirmes je ne vis une telle horreur*
- *Un homme est mort*
- *Qui avait réclamé le droit de vivre*
- *Dans la cité des hommes*
- *En y cultivant une tradition sacrée*
- *Nous ignorons encore ce qui doit arriver*
- *L'aurore aux doigts de rose devrait finir par se lever*
- *Ce n'est guère une nuit facile à digérer, sans un petit alcool*
- *Cherchons un havre où boire le vin d'honneur aux sombres feux*
- *Mais où ?*
- *Espérons qu'un signe se manifeste*
- *Quelque étoile propice.*

*

Mes racines trament dans les abysses d'insoupçonnables errances vers la lumière des Pléiades. Je vois depuis ma cime le visage de Loyola demeurer impassible, suspendu au dernier étage telle une gargouille dans la pénombre du jour absent. Il a depuis longtemps le sentiment que plus il en apprend sur lui-même, moins il en sait. Plus il cherche, plus il s'enfonce dans le néant. Car il ne le dira pas, dans son roman, que l'unique mission cette nuit dévolue à un *mythmaker* de la *dreamsociety* était de trouver un slogan pour le rhum Evangelista. Et, devant la scène qu'il voit se dérouler sous ses yeux, cette bagnole préhistorique au volant de laquelle un père inconnu tambourine

la chanson de sa mère aimée jadis par un autre homme, la perspective court vers un point de fuite sans retour possible. Soudain, comme si quelque chose en lui se libérait après le crime, un flot de paroles sort de sa bouche, des paroles venues de quelque autre monde.

Un martyr funambulesque de plus ou de moins, quelle importance ? Moi-même, ai-je vraiment existé ? Je suis l'enfant d'un couple qui ne s'est peut-être jamais rencontré. Moi, Juan-Luis de Loyola, je suis le fantôme d'une ombre qui vécut sous le nom d'Anatole Atlas, et qui me dicte ces mots depuis le canal de Bruxelles. Désormais, j'en suis réduit à une apparence privée de substance, tandis que l'autre est devenu ma substance privée de toute apparence. A lui les nuits dans la floraison lumineuse des étoiles... A moi les jours noirs éclairés par le glaive d'un dragon, par la gueule en feu d'un archange !

Aède est celui qui fait chanter le globe. Quand le monde entier tourne fou, que la planète vacille privée de l'un de ses pôles, quel vertige est celui d'Atlas... Car cet archange et ce dragon, pour lui, c'était l'oiseau-serpent des origines, c'était Habanaguana, c'était Eva de Cuba !

*

- *Atlas n'était-il pas l'un des Titans condamnés par l'Olympe ?*
- *Exilé dans une île mythique, à l'extrême Occident*
- *C'est là qu'il portait la voûte sur ses épaules ?*
- *Au jardin des Pléiades.*

*

Trois coups de feu... Du côté des Pléiades, une ode chantée par l'atlante mort cette nuit dans le canal parcourut les brousses de l'espace au moyen des tam-tams taillés dans mon tronc, qui répercutaient ce chant d'astre en astre et sans fin l'enrichissaient jusqu'à l'oubli de l'auteur initial ; ainsi, je me flatte que nul ne se souvienne jamais des origines de cette mélopée, dont le mieux serait encore qu'on l'attribue à l'arbre auprès de la source même du cosmos.

Mon père devant l'arbre sacré ! Papa, tu m'entends ? Juan-Luis de Loyola rumine. Jamais il n'a rencontré cet homme dans une Plymouth noire, qui vient de se garer sur le quai du canal avant de sortir de sa voiture pour s'approcher d'un vulgaire platane, et qui lève les yeux vers la ville haute surmontée de sa Tour, perchée sur le canal comme sur un précipice. En pleine lumière de ses phares, Abel de Loyola venait d'apercevoir près de l'arbre un petit garçon tout semblable à lui-même quand il était enfant. Tournant le dos à un abri au toit de palmes, il ne portait pas

de pantalon, juste un vieux tee-shirt arborant le slogan qui scintille toujours au sommet de la Tour : *Siempre es 26 !*... Debout sur le trottoir, l'enfant avait le ventre gonflé à force de ne rien manger. Quelque chose pendait de ses fesses, un fil argenté et brillant. Mon père savait ce que ça voulait dire. Alors il a freiné en catastrophe, sentant en lui la morsure du ver solitaire ayant tellement grandi dans son ventre qu'il dépassait du cul comme un serpent dépourvu d'ailes pour s'envoler. Loyola devine à présent que quelque chose ne tourne pas rond dans cet anniversaire, qu'il n'est pas vraiment celui qu'il croit être, que ses souvenirs ne sont pas tout à fait les siens. Du moins, en ce qui concerne sa mémoire lointaine.

Pèlerinage à l'ombre de l'arbre sacré. S'incliner devant les racines monstrueuses. Recueillir la sève des larges feuilles. Vertige. Sous le Jaguëy dont l'ombre aujourd'hui couvrira la planète entière.

*

- *Il nous faut recueillir tous les signes, depuis le sommet de l'Olympe*
- *Thunder ! N'évoquez plus cette montagne infernale*
- *Quelle parole étrange a fui l'enclos de tes dents ?*
- *J'avais un père qui ressemblait à un Jupiter des bas-fonds*
- *J'avoue qu'il n'est pas d'homme qui puisse éviter son destin.*

*

Bon. Par où commencer ? Je vous disais que nous entendions souffler le vent des galaxies dans les branches d'un arbre. Son murmure évoque la voix de celui qui vous parle. Un chant se lève en lui qui n'a connu sa source et n'aura d'estuaire qu'en la constellation des Pléiades. Ce n'est donc pas vrai qu'elles se taisent, les myriades en fleurs dont est peuplée sa tête. Goutte à goutte, feuille par feuille s'y entend psalmodier la fugue des nébuleuses. Etonnez-vous de lui s'il profère de telles fables ! Ainsi du sang sur ses feuilles et sur ses racines, comme le chantait Eva dans mes bras, quand elle roucoulait la rengaine d'Abel de Loyola. *Je suis l'oiseau-serpent*, disait l'une de ses chansons. Dans mes bras ? Je voulais parler de mes branches où pendait un étrange fruit, la nuit du 26 juillet 1953.

Juan-Luis de Loyola s'accroche à l'image de son père en cette nuit jubilaire. Papa, réponds, tu m'entends ? Ecoute, j'ai le rythme que tu m'as fait entrer dans le sang ! Mon père captait toujours la voix d'Eva. Pour lui seul elle chantait encore les étranges fruits suspendus aux figuiers de l'île, sa propre tête criblée de balles accrochée à l'un de ces arbres maudits. Loyola voyait son père Abel, sorti de la Plymouth au bord du canal, aller vers ce platane ou ce marronnier de sa démarche

rythmée, sans arrogance ni frime, comme s'il était habité par le son du tambour. Le petit garçon semblable à lui-même autrefois s'était éclipsé dans les végétations tropicales, où des néons multicolores clignotaient sur le jet d'eau d'une fontaine en marbre. Abel de Loyola se souvenait-il des danseuses du casino quand elles roulaient du cul au moment où Eva sautait depuis son jaguëy sur la scène du cabaret ? L'un et l'autre, chacun à sa manière, étaient acrobates sur une corde raide au-dessus d'un monde qui déjà vacillait à toute allure...

Je vis alors mon père ouvrir sa braguette et pisser un long coup à l'arbre du coin, visant les racines tachées de son sang, près de ce paradis sous les étoiles où des musiciens nègres comme lui jouaient pour faire scintiller les femmes élégantes en robes de cocktail au bras de leurs cavaliers en smoking, sous la fumée bleue des havanes.

Si les racines de l'arbre s'en souviennent ! C'était l'époque où commençaient à se multiplier partout, sur les murs du monde civilisé, des affiches annonçant cigarettes parfumées et gommes à mâcher, limonades chimiques et pommades à tous usages, vantées par des créatures élégantes voguant sur des nefs aussi somptueuses que celle ayant conduit depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes une certaine Aurore Théokratidès, héritière des parfums Noé - qui plus tard serait dite Eva de Cuba. Tant de continents vierges du cerveau restaient à découvrir, aussi vastes que les océans du monde avant le premier voyage de Colomb ! De gigantesques étendues mentales se déployaient aux horizons des terres connues, qui ne demandaient qu'à être exploitées par les nouveaux Conquêteurs de l'âme humaine...

*

- *Qui part à l'aventure*
- *Embarque sur un océan de misères*
- *Est-ce ainsi que vous imaginez les mers courues par le divin Ulysse ?*
- *Voyez tous les malheurs tombés sur ceux qui...*
- *S'en sont allés par-delà les colonnes d'Hercule ?*
- *Oui, vers ce que vos ancêtres appelaient Iles Bienheureuses*
- *Contrées nommées aussi Las Islas dolorosas del mar*
- *Pourquoi les livres fondateurs sont-ils toujours d'errance et d'exil ?*
- *Le dieu des sombres nuées nous a infligé une destinée lamentable afin que nous soyons, jusque dans l'avenir, célébrés par les chants des hommes qui viendront.*

*

Aucun texte ne mentionne le nom de l'arbre au paradis des origines, un arbre qui – dit-on – pouvait déployer son ombre sur tous les habitants de la Terre. Cet arbre immense, aux racines cosmiques, dont les branches offraient leur asile aux populations de la planète entière, Abel de Loyola l'avait devant les yeux. Mais il n'eut d'yeux que pour ceux d'Eva, pour sa peau noire et sa chevelure blonde où brillait l'étoile rouge d'une fleur de Pâques. L'un et l'autre voyaient l'autre côté du monde. En même temps le corps d'un homme était pendu à une branche de l'arbre, et son murmure évoquait moins le râle ou le gémissement qu'une douce musique amplifiée par le vent. Celui-ci se mit à souffler en rafales, agitant le corps sans vie de mouvements saccadés. C'est alors que l'enseigne lumineuse au sommet de la Tour fut prise de spasmes qui lui firent agrandir ses signes dans le ciel, au rythme où le cadavre continuait de se balancer en cadence, tandis qu'Abel de Loyola pissait toujours et scrutait avec un grand sourire ces lettres clignotantes :

26 de Julio 1953

Juan-Luis de Loyola se tient à la fenêtre du dernier étage, attendant que vienne l'aube du grand jour. Soleil à naître ! Cri d'Eva ! Si je suis né le 16 juin 1954, ma conception remonte à cette nuit du 26 juillet 1953, celle de l'assaut de la Moncada. Le jour où il fut conçu partout s'étalait sur les murs dans l'île de sa naissance. La partie orientale, en particulier, résonnait de cette clameur : **26 de Julio**. Pas un coin de Santiago ou de Guantánamo qui ne fît allusion publique à cette date ayant eu pour lui quelque conséquence d'ordre privé. Le jour – ou plutôt la nuit – du 26 juillet 1953 fut l'ultime où mon père et ma mère purent me concevoir. Un tel événement ne s'afficherait pas dans les rues, s'il n'était celui de l'attaque d'une caserne militaire auquel mon père avait pris part. Ce haut fait d'armes devait me valoir une rémission de peine sur Terre – un rabiote d'existence foetale, puisque je suis resté près de deux mois de trop dans le ventre de ma mère, pour naître le 16 juin 1954. Qu'ai-je donc bien pu y faire, et pour quelles raisons, se demande un homme juché cinquante ans plus tard au sommet d'une tour qui domine Bruxelles.

Cette enquête intéresse le royaume des racines, où l'on sait bien que Juan-Luis de Loyola n'est jamais seul même quand il est seul. Depuis longtemps il connaît l'art de parler avec son ombre. Cette manie lui vient de l'enfance, passée sur un autre continent. Elle s'est aggravée lorsque, à l'âge de six ans, on l'a expédié dans une famille en Belgique, où il n'aura de cesse d'appeler à travers l'océan cette autre voix de lui-même qu'avec son vieux pote Anatole, petit-fils de l'aède, ils imagineraient cachée parmi les obscures vésanies d'un canal.

*

— *Cette nuit m'en rappelle une autre, au temps où je m'endormais parfois dans un caniveau près du canal. Celui-ci ou un autre, quelle importance ?*
 — *Pour moi, tout le temps que j'errai dans la vie, je ne connus jamais que doutes en mon cœur, jusqu'au jour où les dieux me tirèrent des peines.*

*

Le Jaguëy ne s'adresse guère aux hommes avec facilité, tant il éprouve de manière embrouillée les expériences auxquelles il assista comme témoin, sous de multiples angles à la fois, souvent contradictoires. Tenez. Cette frénésie tropicale émanant d'Abel de Loyola... L'on sait, de ce mulâtre cubain, qu'il ne compta pas pour peu dans le tourbillon des années cinquante, pour avoir pris part aux convulsions des avant-gardes européennes, comme à l'assaut de la Moncada qui devait lui être fatal. Un labyrinthe inédit verrait le jour à l'aube de la seconde moitié du siècle vingtième, un labyrinthe en constante expansion dont les dédales proliféreraient jusqu'au cosmos pour que soit un

jour abattu le mur venant de se dresser entre les parties occidentale et orientale de l'Europe, au-delà duquel flottait un drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau.

Juan-Luis de Loyola ne contrôlait plus rien de ce qui s'écrivait sur son ordinateur. Un manuscrit vieux de dix ans, qu'il n'avait jamais publié, pouvait-il envahir à ce point son récit ? Mais cette *Ombre des ancêtres oubliés*, sous-titrée **Maiak III**, n'avait aucun rapport avec sa propre histoire, puisque l'aède y était victime de la déesse crétoise aux serpents ! Dans quel sinistre carnaval se trouvait-il donc embarqué ? Loyola n'ignorait pas qu'au jour ou à la nuit de sa conception se fêtait le carnaval à Santiago de Cuba. Chacun libérait alors saints et démons pour qu'ils cavalaient tranquilles tout le reste de l'année. Cette province de l'Orient, rebelle et patriotique entre toutes celles de l'île, avait déjà payé le plus lourd tribut de sang lors des guerres de l'Indépendance. Abel de Loyola se tenait toujours à uriner d'un jet puissant de carnaval devant l'arbre de mémoire, fouillant des yeux l'obscurité du canal. Comme ses compagnons du 26 juillet, il tenait le langage d'un chevalier des temps modernes, celui d'un hidalgo épris d'honneur et de justice, même si son enfance avait plutôt cavale misère. Ne jamais jouer les durs, se disait-il en scrutant les esprits de l'ombre, dans ces lieux où nos grands-pères ont passé leur vie à travailler quatorze heures par jour, machette à la main, pour couper des cannes à sucre en échange de deux poignées de riz ou de haricots, tandis que dans l'étable une femme recevait sur son cul le fouet lascif du contremaître, car on savait alors ce que voulait dire travailler plus pour gagner plus. Il fallait jouer à qui agite au mieux sa machette, ainsi que son père et son grand-père avant lui. Ne jamais dédaigner une bonne gorgée de rhum et l'avalier d'un trait comme si on envoyait chier le monde, parce que la vie c'est de la merde comme cette saloperie de ver qui peut vous sortir des fesses, puis rire un bon coup sans savoir si, perché sur votre épaule, il y a le saint ou le démon, l'archange ou le dragon du carnaval, dont Abel de Loyola traquait les ombres au fond du carnacacavalcanal.

C'est depuis le royaume des racines que l'on peut comprendre ce qui arrive à Juan-Luis de Loyola. Lui-même ignorait le sens de cette nuit d'anniversaire passée à boire après avoir tué un homme ayant connu sa mère avant son père voici plus d'une éternité. Cet état de faiblesse le rendait invincible, qui lui faisait verser sans cesse un baume de feu sur son inguérissable blessure. Car la brûlure en lui prenait source bien plus loin que l'enfance. Comme l'ivrogne calme le mal d'alcool par l'alcool, il aimait enivrer de phrases théâtrales avec son double une souffrance d'avant sa naissance. C'est dans un tel esprit, sans rien d'autre que l'arbre des origines qui pût peser sur lui ou lui porter ombrage que, seul face à son ombre invisible, au-dessus de tout, debout sur son ombre elle-même, Loyola mesurait la vanité de son pouvoir au sommet d'une Tour dominant la capitale d'Europe.

— *Ma tête a toujours été farcie de cailloux et de détritius et de bouts d'allumettes et de morceaux de verres glanés un peu partout pour écrire un livre de trente-six points de vue différents en autant de styles, tous apparemment incompréhensibles*

— *Il ne sera pas à rejeter, l'avis que je vais te donner. Toujours vient une heure où s'entend le chant de l'aède inspiré par les dieux pour la joie des mortels !*

*

Maïiak

QUITTÉE LA BRUINE D'HOSTILITÉ

de la cité portègne, un homme se lève sur sa barque et lance un chant de colère au plus profond de ton mystère.

Le monde, depuis des millénaires, accueille ce chant de communion marine né de sa propre germination infinie.

Grâce à l'ultime lueur traversant les eaux du canal, j'aperçus une femme entourée de lumière. Cette apparition rayonnante pouvait-elle être celle de ton corps transfiguré ? Mais où étions-nous vraiment ? La conscience absolue m'envahit d'une impression tant de fois ressentie durant la vie.

Ceci est une œuvre littéraire et plus qu'une œuvre littéraire. J'achève un cycle romanesque pour Juan-Luis de Loyola. Salut aux lecteurs des siècles futurs ! Est-ce de la sorcellerie ? Voyez l'étrange tribu rassemblée autour du feu d'étoiles dont s'embrase ma coupe après les coups de feu tirés par une déesse aux serpents. Il y a là des visages dont la lumière vous parviendra, comme nous-mêmes avons vu les ténèbres du passé s'éclairer de quelques regards, de quelques sourires, mais aussi de pleurs de cris et de rires. Tout ce qui demeure d'une époque...

Par un parchemin déployé dans le fond du canal de Bruxelles et par un ordinateur au sommet du plus haut temple de la ville, par la constellation des Pléiades et par le royaume des ombres, par la voix d'une femme qui me fit connaître un voyage de la géhenne au paradis, je vous prie d'écouter l'étoile au fond de cette coupe que je brandis après la mort !

Rengaine d'une idole des vitrines

Là où je suis, je vais plus vite que la mort. Même si je ne suis rien d'autre, je vous l'ai dit, qu'une poupée taillée dans le bois d'un figuier tropical. Pas la peine donc d'en faire toute une histoire. C'est même ici le contraire d'une histoire. Pour en entendre, des histoires, il me semble que bien d'autres déesses vous offrent l'embarras du choix. D'ailleurs, je n'ai jamais rien compris à leurs histoires. Celui qui est passé de l'autre côté de l'espace et du temps vous en raconte une autre, qui est peut-être la vôtre, à vos propres yeux cachée depuis la guerre de Troie.

Sa vie entière l'aède a tutoyé la mort

à jamais en exil

au large de lui-même.

Le sang bat à ses tempes

le délire habite sa voix

lui qui du chant des mers perçoit l'écho

dans un miroir comme reflet de source au fond de la mémoire.

Ecoutez-le parler par ma bouche fardée...

Ô charogne vers qui tournent déjà les mouches

lui dont l'âme crie douleur de son fleuve perdu !

Ô plaie dans les entrailles et jusqu'aux os de l'âme

que reste-t-il en toi des vieilles mélopées ?

Il ne disait qu'un nom comme celui qui a tout oublié, pour ne plus se souvenir que d'une Indienne blonde à peau noire d'avant toute mémoire, qu'il s'obstine à nommer son Eva de Cuba...

C'est grâce à l'ombre d'un arbre sur le monde que Juan-Luis de Loyola voit sa mère en tenue légère – une fleur de Pâques pour toute vêtue – faire magie dans mes ramures au pied desquelles n'en finit pas de pisser son père. Il voit l'oiseau-serpent de bienfaisante mémoire animer l'ombrage du vieil arbre. Il voit les anges et les démons, les dieux et les esprits d'une île où devait exploser la révolte de sang et de feu, révolte écarlate comme cette fleur dans la chevelure d'or d'Eva de Cuba. Une révolte d'étoiles et de cyclones, puis la gerbe de chiures et de vomissures sanglantes ayant entouré sa naissance. Qu'il attend encore. Car il n'a pas connu sa mère et n'a d'autre sanctuaire qu'un coffre où dort la seule relique de celui qu'il croit être son père.

Juan-Luis de Loyola sortit du coffre-fort un paquet mal ficelé, d'où il déploya sur le bureau d'acajou un morceau de tissu souillé de cette couleur brune que prend le sang quand il a séché de longues années sur une étoffe blanche. Avec d'innombrables précautions, il se passa sur le torse une chemise de coton à poches multiples. Une nuit. Une seule nuit. Mon père n'a connu ma mère qu'une seule nuit, celle du 26 juillet 1953. Sa main se pose sur la poche de poitrine frappée de cette salissure en forme d'étoile. Au cas même où j'aurais été conçu au cours de la nuit qui devait lui être fatale, comment expliquer un séjour si long dans le ventre de ma mère ? Il tira de la poche une coupure de presse jaunie évoquant l'assaut manqué d'une caserne militaire à Santiago. L'article vantait l'armée d'avoir démantelé une société de conspirateurs à laquelle appartenait un certain Abel de Loyola. Sur une photographie apparaissait le chef des rebelles, que l'on disait mis hors d'état de nuire. Il s'agissait d'un jeune avocat, grand et athlétique, arborant une moustache à la Errol Flynn. Le hors-la-loi nommé Fidel Castro, assurait-on, ne ferait plus jamais entendre parler de lui. Leur groupe terroriste, apprenait-on encore, s'était placé sous les auspices de saint Jacques, patron de la ville. *Scto Iago*... le chemin des vagabonds, des pénitents, des nécessiteux, guidés par la Coquille, signe océanique... ironisait la rédaction dans une veine lyrique propre aux journaux de province.

Juan-Luis de Loyola remit la coupure dans la poche de poitrine de la guayabera. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. C'était un autre message, dont il ignorait la provenance. Un petit colis sans destinataire envoyé par la poste il y avait neuf mois. Rien d'autre qu'un carnet noir. Simple superstition, Loyola l'avait rangé dans le coffre-fort à côté de la guayabera. Jamais il n'avait cessé de remuer ces questions insolubles. Comme j'aurais dû voir le jour aux alentours du 26 avril, il est évident d'imaginer quelque rapport de ma mère avec un autre homme, vers le 16 septembre 1953. Or je suis bien le fils d'Abel de Loyola, son sang ne peut mentir ! Juan-Luis de Loyola ricane d'un sourire démoniaque en se replaçant face à l'ordinateur portable. Notre propre secte des

coquillards n'en était-elle pas à ses débuts, cette Internationale d'un genre nouveau qui entendait saper toutes les bases du monde civilisé ?

S'il écoutait à cet instant la voix du royaume des ombres, il entendrait qu'en vérité toutes les circonstances ayant entouré toutes les venues au monde sont invraisemblables. S'il ne paraissait guère crédible qu'il eût pu être conçu onze mois avant de naître, peut-être lui était-il plus facile d'imaginer que le spectre de son père, deux mois après sa mort, ait pu féconder le ventre de sa mère ?

*

- *Dites-moi, vous en savez long sur vos géniteurs ?*
- *Ma mère vient des Cyclades, mon père est inconnu*
- *Ne disait-on pas des Cyclades qu'elles avaient été vomies par un dragon ?*
- *Le maître des ouragans, qui franchissait les mers d'un seul bond*
- *Gloire au dragon volant depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes !*

*

Oui, mes branches parlent sur les hauteurs noirâtres de l'aurore. Voulez-vous tout savoir ? Elles connaissent des tas d'histoires, les floraisons sidérales d'un arbre où naquirent les premières légendes. Arbre à plumes, fleurs de feu, silencieusement va la sève du Jaguëy gorgée de fruits d'or. Et toujours cette absence d'aurore... Aurore, comme le nom de baptême d'Eva, là-bas, sur une île des Cyclades. Loyola contemple la ville endormie. Seul avec la nuit, il ne veut sentir qu'une chose, la mer de son enfance. Ecouter le chant de la houle qui lui contait la fable d'Eva, quand elle se brisait contre les rochers du Malecón.

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?

Près de onze mois de gestation, quarante jours de rab dans la matrice : vous avez déjà connu ça ? Mon père n'avait pas fini d'uriner sur les démons grouillant aux racines de l'arbre sacré, sans apercevoir Eva dans les branches qui l'observait de ses légendaires yeux verts. Les jambes toujours solidement plantées face au Malecón, Abel de Loyola tourna le torse et mit une main en visière sur son front pour scruter la Tour qui dominait Bruxelles. Il n'était pas impossible qu'en guise d'être céleste voltigeant à hauteur des nuages, il pût distinguer l'étrange gargouille ne le quittant pas des yeux depuis sa fenêtre du dernier étage. Je le vis se tourner à nouveau vers le canal et me désigner un petit bar sur l'autre rive.

Là naquit pour un aède le mythe Eva. Eva la voix d'or, Eva la seule chanteuse blanche qu'on pût comparer à Billie Holiday ! Eva la fille d'un milliardaire grec, éprise d'un révolutionnaire cubain, qui dictait la mode à Paris tout en imprimant son rythme aux nuits de Santiago de Cuba.

*

- *J'ai tout essayé*
- *Que voulez-vous dire ?*
- *Impossible d'encore écrire après un si long rêve*
- *Plus rien à découvrir ?*
- *Peut-être ai-je encore, comme cette Eva, un avenir de chanteur des rues.*

*

Juste après avoir créé la Terre, l'oiseau-serpent des origines aperçut qu'il y manquait deux yeux pour le voir dérouler ses anneaux emplumés dans l'univers. De sa langue bifide il cracha deux îles jumelles que reliaient – ainsi qu'un savant nerf optique – les racines du même arbre génésiaque. Puis il déposa dans l'ombre de ses branches la première femme, dont la chevelure était tissée de la lumière des Pléiades. Ouvrez donc ces pages liminaires – dédicacées non pas au Prince, mais au Gueux – pour y sentir d'emblée la sueur d'une écorce millénaire ! humez la chair et le sang d'un tronc trituré pour le plaisir de vos songes ! inhalez la fumée de ses lianes, qui découvriront peut-être à vos yeux l'envers des choses !

Juan-Luis de Loyola se mit à claquer des doigts. **26 juillet, 26 juillet, 26 juillet !** Ces deux mots, sur une mesure à quatre temps, faisaient battre à son cœur le rythme endiablé d'un *son* santiaguero. Qui pouvait savoir que ce jour marquerait le départ d'une série d'événements dont serait bousculé l'ordre du monde ? Nous-mêmes, vingt ans plus tard, ne rêverions-nous pas d'une autre vie plus lumineuse au large de l'aurore ? Aujourd'hui je produis pour la Tour, à destination planétaire, de ces fausses lumières dont chaque soir ont besoin les ruines crépusculaires à seule fin de paraître nouvelles. Car les *news* mondiales sont ce que la Tour vous dit qu'elles sont. César avait ses légions, Napoléon sa Grande Armée. Nous avons nos divisions. Télévisions, informations, magazines. D'ici peu, nous toucherons plus de monde que personne dans l'Histoire excepté Dieu lui-même, aime dire Jésus Evangelista. Si deux tours s'écroulent à New York, d'autres tours continuent de veiller pour vendre au monde les valeurs de la marque Panoptic. Debout face au canal, urinant sans vergogne sur l'arbre sacré, mon père laisse monter en lui la puissance des vagues battant le Malecón. Il semble se

soulager de ma propre douleur, tandis que dans les branches ma mère continue de l'observer sans cesser de chanter tout bas, car il connaît toujours la puanteur du désespoir, une odeur de pieds sans chaussures, de cœurs en détresse, de visages couverts de croûtes. Aller à l'école ? Se faire soigner à l'hôpital ? Votre famille devait appartenir à la race du gouvernement ou à celle des racketteurs, ce qui revenait au même. Il sait aussi que l'argent coule à flots sous le dôme du Capitolio comme dans les casinos et les banques du Vedado. Oui, mon père avait compris cela, qu'un homme pouvait être un prince ou un cochon, un saint ou un démon, selon qu'il était né du bon ou du mauvais côté de la loi. Tous les esprits de la Santeria se ligueraient alors pour lui faire connaître une ange blonde venue d'Europe en compagnie d'un autre homme, qui deviendrait pour lui Eva de Cuba.

Grâce à l'oiseau-serpent, racines et fruits ne sont pas séparés. Non plus que royaume des ombres et chevelure des Pléiades. C'est en elle, bercé par son chant, que Juan-Luis de Loyola tout à l'heure s'est permis un petit somme, la tête renversée sur son clavier d'ordinateur. Dans son rêve, au sommet de la Tour, il était un homme gisant au fond du canal de Bruxelles, qui lui-même rêvait avoir tiré les coups de feu depuis la Tour sur l'homme ayant tué son père il y a cinquante ans ; mais alors, comment pouvaient-ils encore savoir l'un et l'autre qui était qui ?

*

- *Nous-mêmes avons toujours vécu entre vie et mort*
- *Comme entre songes et réalités*
- *Ouvrant l'œil dans la nuit*
- *Regard infirme à la lumière du jour.*

*

L'être du Jaguëy, c'est une transe en immobilité totale, et dans cette immobilité même un voyage inimaginable à travers les espaces et les temps. Voulez-vous que cet arbre vous conte l'histoire de la belle Indienne Habanaguana, lointaine ancêtre d'Eva de Cuba ? L'oiseau-serpent des origines eut envie que les yeux de cette femme lui fussent un rappel des deux mers où il avait craché les îles jumelles. Il désira se faire un nid de sa crinière d'or. Il voulut que les couleurs de sa peau fussent un mélange de toutes celles qui peupleraient ses mondes, car ceux-ci seraient multiples et séparés par d'immenses déserts d'eau. Les temps et les âges passeraient ainsi que milliards de vagues avant qu'il prît fantaisie à l'oiseau-serpent de faire se rencontrer ses créatures à la surface de la Terre. Ainsi le Nouveau Monde, pour un certain Cristobal Colon, ce serait d'abord Eva, l'Indienne

d'au-delà renversée dans le secret de mes palmures, sa chevelure frôlant les eaux primordiales, dont les yeux verts fixeraient le ciel à l'horizon duquel viendraient à elle trois caravelles aux ailes blanches frappées de la croix.

J'arrive enfin à quelque chose, pense Juan-Luis de Loyola. Mon père, sang-mêlé de Cuba, vit débarquer la jeune Aurore de son yacht blanc battant pavillon grec ainsi que les Indiens taïnos, autour de la marmite où mijotait l'*ajiacó* du village, aperçurent sans doute les premières voiles chrétiennes à l'horizon de Baracoa. Même si je mens un peu. Même si j'oublie le rôle d'Abel de Loyola dans cette Internationale, où il figurerait comme le nécessaire bon sauvage d'un certain Guy Debord. Ce qui est hors de discussion, c'est que tout commença sur le quai devant l'*Eva's Bar*, suggère mon père en désignant toujours l'autre rive du canal. Fontaine infatigable en la cité connue pour son Manneken Pis, il n'avait pas fini d'arroser l'arbre des origines en fixant des yeux les vagues battant contre le Malecón. A mesure lui parvenait le chant d'Eva qui se confondait à l'écume, vêtue comme elle d'une robe de prêtresse de la Santeria. N'était-ce pas une céleste apparition qui tomba sur la vie d'Abel de Loyola ? D'abord, elle fut une jeune femme à la peau blanche du nom d'Aurore, accompagnée d'un autre homme ; puis elle prit couleur de rhum quand elle devint Eva de Cuba. Mais il y avait aussi l'étrange coïncidence : à la proue du yacht blanc qui venait des Cyclades et appartenait à son père, trois lettres épelaient déjà le nom de la première femme. C'est de ce beau navire que mon père avait donc vu sortir la fille d'Aristos Théokratidès quelques semaines avant le 26 juillet 1953. Eut-elle besoin d'être possédée de deux manières différentes quand elle mit le pied sur le sol des Caraïbes ? Pour elle, mon père et l'aède n'en feraient qu'un. Ce dernier se trouvait dans la cabine du yacht accosté devant l'*Eva's Bar*, et elle descendit seule de la passerelle pour tomber sur un jeune mulâtre plein de rythme dans le sang. Si, du moins, je comprends bien ce que suggère mon père dont la diluvienne miction se poursuit non sans souvenir du temps où on leur faisait avaler leur propre urine, aux opposants de Batista, ses yeux ne cessant de scruter le passé dans les ombres du canal. Au fil des générations, pas un habitant de ces taudis n'avait échappé au mal et à ses souffrances. Des archanges armés de lances et de glaives, des dragons dont les gueules crachaient des flammes avaient envahi chaque village de la côte africaine et fait voyager leurs ancêtres avec des chaînes aux pieds d'une rive à l'autre de l'océan, pour qu'une jeune femme blonde l'accompagne un jour dans ce bar où jamais il n'aurait pu entrer seul car il n'avait pas la bonne couleur de peau.

Le royaume des ombres a ici son mot à dire. Ce qu'ignore encore Juan-Luis de Loyola, c'est d'où vient vraiment Eva de Cuba. Ce qu'il découvrira dans sa propre histoire, c'est son rêve à elle il y a très longtemps, face à la mer, de voyager un jour dans une ville au sommet de laquelle danserait sa mère, même si elle ne pouvait alors deviner quelle forme exacte aurait prise l'oiseau-serpent des origines à la flèche de l'Hôtel de ville de Bruxelles.

*

— N'a-t-on pas dit aussi de nos deux œuvres qu'elles contenaient quelques longueurs ?

— Oyez donc les multiples chants de ces aveugles inspirés !

*

C'est depuis lors que mes plus hautes lianes célèbrent l'en allée de rêves prodigieux. Car un prophète invisible à ma cime crie dans une conque et vous lance depuis cinq cents ans ses bordées de cris d'oiseaux. Mon âme pépie de joie sous la magnificence des étoiles où les Pléiades chantent pour deux mers découvrant l'une à l'autre leurs sexes avec des cris d'amour, parce que pour chacune l'autre rive est plus belle qu'un soleil au fond de la nuit. Depuis mon île des Cyclades, j'étais aux premières loges d'un opéra fabuleux pour voir la matrice méditerranéenne accueillir une semence venue du couchant dans ses gonades levantines où serait fécondé le Livre. D'un ovule jaillirait le cri de la révélation prophétique ; d'un autre celui de la pensée philosophique. Entre la colombe de Jérusalem et le hibou d'Athéna se déploieraient les ailes rouges du Phénix. Quand le ventre fut gros, j'ai vu la parole biblique franchir à rebours les colonnes d'Hercule vers mon autre île des Caraïbes. Mais là ? Feu et sang, croix et glaive ! Evangile du canon. Cet accouplement déchiré n'a pas connu son terme, qui verra la naissance d'une race d'Atlantes appelée de ses vœux par un Phénix invisible au nom de la constellation des Sept Etoiles.

Extrait du roman **ajiaco** de Jean-Louis Lippert